

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 16

Artikel: La somnambule
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La fenna soo ein sè gratteint la bérretta et ein sè deseint : « Que dâo diablo volliont-te? qu'est-te que cein pào bin ètré que dâi z'âo ao meriâo? Dein ti lè cas, n'est ni on matafan, ni on omeletta et ni dâi z'âo dè Pâquiè. Vo z'einlèvâi avoué voultron meriâo! »

Adon le va trairè lo demi-litre ein ruineint à l'affèrè, et lào fâ, ein poseint la botolhie et lè verro su la trablia :

— Je suis bien fâchée si je peux pas donner les œufs comme ces Mossieu ont dit; mais mon mari est revenu seulement l'autre jour de la montagne, et il a oublié notre miroir dans le chalet.

La somnambule.

Lausanne, 18 avril 1894.

Monsieur le rédacteur,

Je lis dans la *Feuille d'Avis* certaine annonce qui me rappelle une petite histoire assez plaisante.

C'était en 1881. Je visitais le tir fédéral de Fribourg avec un de mes amis, excellent garçon, mais parfois un peu naïf et superstitieux. Eperdument amoureux d'une charmante Lausannoise, il se désespérait devant l'opposition infléchissable des parents de celle-ci, qui ne voulaient, en aucune façon, entendre parler d'un tel mariage.

Disons tout de suite que le jeune homme était un simple employé de commerce, sans autre fortune que son travail, et que la jeune fille appartenait à une famille riche.

Tout en parcourant ensemble la place de fête, mon ami me racontait ses chagrins : « Si je ne puis l'épouser, me disait-il avec exaltation, je ne me marierai jamais!... Je quitterai le pays, je... »

A ce moment, nous passions devant la baraque d'une somnambule. Il me prit vivement le bras et ajouta :

— Tiens ! il y a longtemps que je désirais consulter une somnambule, tu en riras tant que tu voudras.

— Comment ! tu en es encore là, fis-je d'un air étonné, tu crois encore à ces bêtises?...

— Pas si bêtises que ça.

— Eh bien, va... ou plutôt, non... je veux en tâter aussi, ça m'amusera. Attends-moi, je passe le premier.

Je m'avançai, une jeune fille écarta le rideau et je me trouvai en face de la prophétesse.

« Madame, lui dis-je, écoutez-moi bien, je n'ai que quelques instants. Il y a là un monsieur, amoureux fou d'une demoiselle, dont il est également aimé; c'est une adoration mutuelle, quoi ! Il la veut à tout prix, et jure qu'il n'en épousera jamais d'autre, etc., etc.

Je lui esquissai tous les faits principaux de ce roman, et lui dépeignis exactement le costume de mon ami afin d'é-

viter toute méprise. « Donnez-lui de l'espoir, ajoutai-je, car je crois qu'avec de la persévérance, il verra ses vœux exaucés... Il va de soi que je ne vous ai rien dit. »

Une sébille, placée sur une petite table ronde, contenait plusieurs pièces de 2 francs, tombées des mains d'âmes innocentes. J'y jetai la mienne et sortis.

— Eh bien, dis-je à mon ami d'un ton très sérieux, je dois avouer que cette femme m'a dit des choses qui m'ont réellement étonné... A ton tour maintenant. Je t'attends ici tout près.

Un quart d'heure à peine s'écoula et je vis revenir notre amoureux la figure épanouie. Il s'appuya sur mon épaule et me dit à l'oreille : « Mon cher, c'est merveilleux, c'est surnaturel!... Elle connaît tout ce qui m'est arrivé, elle connaît tout, absolument tout!... « Mais prenez patience, m'a-t-elle dit en terminant, vous n'aurez pas d'autre femme que celle-là; c'est écrit dans votre destinée. »

Ce brave garçon était au troisième ciel ! Dans l'expansion de sa joie, il avait mis 4 francs dans la sébille!... Il y aurait volontiers vidé son porte-monnaie. Je ne l'avais pas corrigé de sa naïveté, c'est vrai, mais je lui avais refait un peu de bon sang, j'avais mis fin à ses désespérances. La vie lui souriait maintenant. Et quoi qu'il en soit de cette innocente plaisanterie, j'ai le plaisir de vous dire que, l'année suivante, mon ami a épousé celle que son cœur avait choisi.

Telle est, mon cher rédacteur, cette petite histoire que j'ai destinée au *Conteur*. Faites-en l'usage qui vous conviendra, et croyez aux meilleurs sentiments de votre fidèle abonné.

Nœud bleu ou nœud rose.

Porto-Novo, 20 décembre 1892.

(FIN.)

Le lendemain, en effet, Georges recevait la carte annoncée; mais, le soir du jour suivant, comme, après deux heures passées à sa toilette, il attendait Paul pour partir, on lui remit un billet de son ami ainsi conçu :

« Mon cher Georges,

« J'ai le regret de ne pouvoir t'accompagner chez Mme Bertin. Un lord, grand amateur, ou plutôt grand acheteur de tableaux, de passage à Paris, doit venir visiter mon atelier ce soir; il veut voir l'effet de certains paysages aux lumières. Pour une fois que l'occasion me tend son unique cheveu je ne peux pas le laisser s'échapper. Pardonne-moi donc si je te fausse compagnie. D'ailleurs, il n'y aura que demi-mal; les parents préférèrent que je ne te présente pas aujourd'hui, ils veulent rester libres et n'ont rien dit à leur fille, désirant te voir d'abord. Ils te reconnaîtront à la fameuse balafre, et toi, tu reconnaîtras la jeune personne à un nœud bleu, fiché dans ses cheveux blonds. Cela me semble mieux

en effet; tu seras plus à ton aise et tu pourras déployer tous tes avantages. Donc, vogue la galère, et qu'elle t'amène au port ! »

« Ravissante ! mon ami ! Ravissante ! s'écriait Georges le lendemain matin, en faisant irruption dans l'atelier du peintre.

— Que t'avais-je dit ? Je suis bien aise que tu sois de mon avis. Raconte-moi comment les choses se sont passées.

— Voilà. A dix heures et demie, heure militaire, j'entre dans le salon. Tout de suite je reconnais la jeune fille que tu m'avais décrite...

— Tu avais mis ton uniforme, ainsi que je te l'avais recommandé ?

— Ma foi ! non ; cela m'était sorti de la mémoire.

— Quel étourdi !

— Qu'est-ce que cela fait, puisque j'ai triomphé tout de même ?

— Voyons.

— J'ai donc, comme je viens de te le dire, reconnu tout de suite la jeune fille.

— Cela fait honneur à mon talent de peintre.

— Ce petit nœud rose surtout, caché dans les boucles de sa chevelure...

— Rose ? Tu veux dire bleu !

— Non, non, rose, parfaitement rose ; tu ne te rappelles plus : c'est toi-même qui m'as dit... mais rose ou bleu, qu'importe ?

— Pourtant, je suis sûr...

— L'orchestre préludait une valse ; je me précipite vers le nœud rose, je l'invite et j'ai le bonheur d'être agréé. Elle valse à raviger, mon ami ; un talent dont tu ne m'avais pas parlé.

Paul leva les épaules d'un mouvement qui signifiait : Dame ! je ne savais pas.

— Après la valse nous avons causé.

— Ah bah !

— Oui, causé longtemps.

— Et elle cause bien, M^{lle} Marie ?

— Elle ne s'appelle pas Marie, mais Thérèse, ce qui est infiniment plus joli.

— Ah ça, qu'est-ce que c'est que ce grabuge ?

— Du grabuge ?

— Je te dis que la jeune fille dont je t'ai parlé s'appelle Marie.

— Et moi je te dis qu'elle s'appelle Thérèse...

— Quel imbroglio as-tu fait là ?

— Il n'y a pas d'imbroglio. Pourquoi son nom ne serait-il pas Marie-Thérèse ? N'est-ce pas la mode à présent d'avoir deux noms accolés ?

— Au fait, c'est possible ! Et tu dis donc que Mme Ledru t'a laissé causer avec sa fille.

— Qui ça, Mme Ledru ?

— Mais la mère de ta future !

— Elle est orpheline.

— Orpheline ! Elle n'est pas orpheline du tout, elle a père et mère, bien vivants et, même, ne paraissant pas avoir envie de mourir de si tôt.

— Et moi je te dis qu'elle n'a plus de parents ; que son père, qui était capitaine comme moi, est mort quand elle était toute petite ; que sa mère ne lui a survécu que peu de temps et qu'elle a été élevée par une vieille tante.

— Mais nous pataugeons, mon ami, nous pataugeons !

— Nous pataugeons ?